



Paul et Marinette Buttin en 1935

La vie de Grand-Mère, la maman de papa, est un vrai roman. C'était ma grand-mère, mais l'arrière-grand-mère et l'arrière-arrière-grand-mère de toute une nombreuse génération de jeunes qui ne l'ont pas connue mais dont (presque) tous ont entendu parler. Elle s'appelait Marie-Antoinette, mais tout le monde l'appelait Marinette, elle était née Sellières et est devenue Buttin par son mariage.

Grâce à sa dernière fille, Bernadette, qui a aujourd'hui 90 ans, nous avons le récit qu'elle a fait en 1982, de cette vie hors du commun, et c'est un texte écrit à partir de cet interview que je vous propose aujourd'hui. Née le 27 janvier 1894 à Nantes, Grand-Mère nous a quittés le 17 août 1984 et est enterrée dans le caveau familial à Sales, à côté de Rumilly en Haute-Savoie.

Le récit commence par sa petite enfance et ses parents et se termine avec l'indépendance du Maroc, le procès Pucheu, la guerre d'Algérie et, enfin, le retour en France. Il y a une autre histoire à raconter ... mais elle est moins "décoiffante" !

Ce texte montre, s'il en était besoin, l'extraordinaire force d'âme de Grand-Mère qui a suivi son mari au Maroc dans des conditions pour le moins difficiles. Elle avait un courage et une volonté absolument incroyables et, malgré les vicissitudes dues à un père qui passait son temps à déménager et changer de métier, malgré la Première Guerre mondiale, malgré une vie très chiche dans son enfance, Grand-Mère a su aller jusqu'au bout de ses études, devenant l'une des premières bachelières de France et l'une des premières à obtenir une licence en mathématiques. Tout en ayant fait des études d'infirmière et trouver le temps de devenir une pianiste accomplie. Avec Grand-Père, elle a eu 6 enfants et une longue descendance.

Ce que nous sommes et ce que nous vivons aujourd'hui, est en partie le fruit de cette longue histoire familiale et c'est une grande chance de pouvoir mieux la connaître.

Merci du fond du cœur à Bernadette grâce à qui ce travail de mémoire a pu être conservé. Je ne peux que vous encourager à faire de même avec vos parents !

Véronique
Noël 2025

La famille des parents de Grand-mère Marie-Antoinette, dite Marinette (1894-1984)

« Mon **grand-père paternel**, (Jules Selliers, 1823-1877) a fait la guerre de 1870, il a été enfermé à Paris et, là, il a envoyé des lettres à sa femme (Marie Trotignon, 1840-1920) qui habitait Tours avec ses deux fils (André et Marie-Eugène). Il faisait partie de l'armée de Versailles pendant la Commune. Après la guerre, je ne sais pas ce qu'il est devenu. Un portrait de lui est chez Henri. Et après la guerre je ne sais pas, je crois qu'il a été fonctionnaire. Il avait la Légion d'honneur, et sa Légion d'honneur est chez Henri aussi (le portrait et la décoration se trouvent aujourd'hui chez Emmanuel à Champy et le pistolet chez Pierre).

Les deux fils ont été élevés à Tours, l'un a présenté Saint Cyr mais il a été malade, il avait un souffle au cœur. Il a été révoqué. L'aîné, (André 1862-1939), qui était mon père, a présenté Centrale. Mais leur père a disparu alors qu'ils étaient encore très jeunes et leur mère ne savait pas comment les diriger. Si bien que mon père, a présenté Centrale mais n'a pas voulu présenter l'oral. Alors il n'a pas eu de diplôme et a cherché une charge d'agent de change à Nantes. C'est à ce moment là qu'il a épousé ma mère (Camille Coppier, 1866-1941), en 1891 ou 1892. Je ne sais pas, si je cherchais tous mes papiers je retrouverais peut-être parce que j'ai les discours de mariage de ma mère. Ma mère habitait Chambéry. Elle a connu mon père par une de ses amies qui était la cousine germaine de mon père et dont le père était officier. Ils se sont mariés et sont partis pour Nantes ».

« Maintenant, si je parle de mon **grand-père maternel** (Antoine Coppier, 1822-1892), il était Président du Tribunal de Chambéry. Il avait de nombreux enfants (6) et c'était une famille soit de magistrats, soit d'avocats. Le père (Charles, Pacoret comte de Saint-Bon, 1798-1863, Juge-mage du Chablais, sénateur honoraire au sénat de Savoie) de ma grand-mère (Joséphine Pacoret de Saint-Bon, 1832-1926), je ne sais pas ce qu'il faisait. Le père de mon grand-père (Joseph Coppier, 1789-1866, avocat fiscal et sénateur au Sénat de Savoie) était dans la magistrature, c'est ce que l'on appelait la noblesse de robe. Le père de ma grand-mère s'appelait le comte de Saint-Bon. Il a eu beaucoup d'enfants (11), a perdu sa femme et s'est remarié. Il a eu une telle progéniture que, maintenant, il y a plus de 200 (+1500 en 2025) descendants de ce grand père dont le portrait est chez Henri ».

Jules Selliers, capitaine d'infanterie, grand-père paternel de Marinette et Antoine Coppier grand-père maternel



Une enfance nomade

Mes parents sont allés à **Nantes** où mon père avait une charge d'agent de change. Je suis née le 27 janvier 1894 dans une maison sise sur une vieille rue (dans le 4^{ème}) avec des maisons du 17^{ème} siècle et de très beaux balcons en fer forgé qui, je crois, existent toujours. Avant moi il y avait un petit garçon, Jules, j'étais donc la seconde. Je ne sais pas pourquoi mon père est alors allé à **Paris**. A-t-il laissé son poste d'agent de change, je ne sais pas (il est devenu représentant de commerce). Je ne sais même pas si je ne l'ai jamais su. Alors, à Paris, il y avait donc mon frère Jules (1892-1894) et moi. Il a été très malade et est mort à l'âge d'un an et demi. J'ai le souvenir, pendant qu'il était très malade, qu'on lui donnait du lait d'ânesse. A deux mois, j'ai eu une coqueluche épouvantable et on a cru que j'étais condamnée mais je m'en suis sortie.

Le lait d'ânesse, qu'on trouvait notamment au Jardin d'Acclimatation, était celui qui ressemblait le plus au lait de femme. C'était ce qu'on faisait à l'époque. Il n'y avait peut-être pas de chèvre !

Après, mon père est allé à **Saint-Malo**, ce qui prouve qu'il n'y avait pas une continuité de volonté chez lui. Au bout de quelques temps, il lâchait soit pour une raison ou pour une autre et il reprenait naturellement pour élever ses enfants. A Saint-Malo, sont nées mes sœurs Anne-Marie (1896-1922), Marie-Thérèse (1897- ?) et Marguerite (1900- ?). En 1899, ils ont quitté Saint-Malo où ma sœur Marie-Thérèse attrapait des bronchites sans arrêt et nous sommes venus nous installer à **Rennes** (où est née une autre sœur Marie-Claire, 1903-1918). J'ai souvenir que mes parents sont venus voir l'Exposition Universelle à Paris et m'ont laissée chez un vague cousin. Je me vois hurlant parce qu'on m'avait laissée toute seule à Paris pendant qu'ils étaient allés visiter l'Exposition. Je n'ai pas de souvenir de l'Exposition universelle car j'étais trop jeune, je n'avais que 5 ans ».

André Selliès et Camille Coppier, les parents de Marinette



Des études prestigieuses pour une femme de cette époque

« A Rennes, mon père a pris des représentations de commerce. Nous y sommes restés 18 ans. Et j'y ai fait toutes mes études. J'y ai passé d'abord mon **certificat d'étude**, ce que l'on ne faisait pas dans la bourgeoisie. Mais ma mère a tenu à ce que je le passe et ma sœur suivante aussi pour nous habituer aux examens. A 15 ans, j'ai passé mon **brevet élémentaire**.

J'étais dans une école religieuse qui s'appelait Adoratrice de Picpus jusqu'à l'âge de 11 ans. Puis, il y a eu la séparation de l'Église et de l'État. En 1904 ou 1905, on a exigé que les religieuses se mettent en civil. Celles de Picpus ont refusé et ont fermé leur école. Ma mère nous a mis dans une autre école religieuse où elles avaient accepté de se mettre en civil. J'y ai passé mon certificat, mon brevet élémentaire et mon **brevet supérieur**. On ne préparait pas encore, à ce moment là, les filles au bac. Ça amenait au lycée de filles, mais ma mère ne voulait pas m'y mettre, ni mettre ses enfants.

Cependant, ma sœur qui avait deux ans de moins que moi, Anne-Marie, n'a pas passé le brevet supérieur et on l'a mis dans une autre école religieuse qui commençait à préparer au bac. Elle, elle a eu son bac normalement. Après mon brevet supérieur, je suis restée un an à la maison et j'ai passé mon **diplôme d'infirmière** de la Croix Rouge. Puis la guerre de 14 est arrivée. A ce moment là, comme j'étais infirmière, j'ai été prise tout de suite dans un hôpital. Comme toutes les filles de la Croix Rouge. J'y suis restée 6 mois. Un bon ami m'a fait comprendre que je devais reprendre mes études parce qu'il y avait la guerre et que ça ne menait à rien de rester avec un brevet supérieur. J'ai repris mes études en leçons particulières et j'ai passé la première partie du bac, tout en restant un peu infirmière mais j'étais de garde à ce moment-là, c'est-à-dire que j'y allais la nuit.

Ma **première partie du bac**, comme je n'avais pas fait de latin, j'avais pris sciences-langues. Pour me faciliter les langues, je suis allée passer deux mois à Jersey pour travailler l'anglais, pendant la guerre. Puis je suis revenue, j'ai eu mon bac, première partie. Et la **seconde partie**, j'ai dit à mes parents : « j'ai des dispositions pour les maths, il faut donc que je fasse maths et lettres mais je ne peux pas le faire en leçons particulières, il faut que j'aille au lycée ». Alors là, j'ai obtenu d'aller au lycée.

En maths et lettres, nous étions 3 ou 4 filles. Ce qui m'a été le plus pénible, c'est que ce lycée de filles avait ses classes en étage et que nous étions tout en haut. Et toutes les heures, la directrice voulait que l'on descende 5 minutes dans la cour comme on faisait à ce moment là. J'avais demandé : « laissez-moi tranquille dans la classe » mais je ne l'ai jamais obtenu. Et toutes les heures pour moi c'était un supplice de descendre 5 minutes pour remonter. Et puis en même temps, comme j'avais mon brevet supérieur, j'ai eu le droit de présenter le **PCB** (Physique/chimie/biologie, préparation aux études médicales) qui était en vue d'une **Licence d'enseignement**. Mais il fallait, pour que je puisse continuer, que je le passe avec mention. Je l'ai alors passé avec mention. La mention m'a permis d'avoir le diplôme. L'année d'après, j'ai fait **Maths générales** ce qui me faisait un second diplôme. Et en même temps je faisais **Physique générale** pour avoir un troisième diplôme. Mais Physique générale était sur deux ans, et je l'ai passé alors que j'étais mariée depuis 10 mois ».



Marinette et Paul

La rencontre avec Paul (1893-1966) et le mariage

J'ai rencontré Paul Buttin à l'hôpital alors qu'il avait été blessé sur le champ de bataille et que je le soignais en tant qu'infirmière. Il faisait la guerre mais je ne sais pas bien où. Il était à ce moment là sergent, non même pas. Je ne sais pas ce qu'il était en tant que soldat. Et il avait été blessé et reçu un shrapnel dans le dos (grièvement blessé en juillet 1915 à la grande offensive de Champagne). Il avait donc une blessure importante et on l'avait envoyé à Rennes dans un des hôpitaux.

A cette même bataille, un de mes cousins (Joseph Bourgeois, le 09/05/2015 à Souchez) de Chambéry a été tué. Et sa famille ne le savait pas et a écrit à ma mère en lui demandant d'aller dans ce fameux hôpital où était papa 4(Paul Buttin) pour avoir des renseignements grâce à un sergent du même régiment que mon cousin.

Ma mère y est allée et a trouvé dans une pièce trois ou quatre garçons, dont papa, à qui on avait ôté les morceaux d'obus que j'ai toujours dans une petite boîte. Naturellement, maman voyant des Savoyards les a invités et c'est comme ça qu'il est entré à la maison.

J'ai commencé à voir papa, mais pas très souvent parce que je continuais mes études. Mais nous nous sommes écrit, d'autant plus que pendant un an il est reparti à la guerre. Il a d'abord fait, je crois, une préparation, parce qu'il était aspirant. Mais tous les détails de sa guerre, je ne m'en rappelle pas et il n'en parlait pas beaucoup. Papa, je l'ai donc connu beaucoup plus par les lettres que nous nous envoyions que par nos rencontres.

Nous nous sommes fiancés en 1917 à une de ses permissions. Après, à chaque permission, il venait me voir à Rennes, où j'ai terminé justement cette fameuse licence. Ma mère nous a toujours laissé très libres. Nous avons été à Nantes pour que je le présente à la famille de mon père. Nous avons été à Saint-Malo pour voir la ville qu'il ne connaissait pas. Nous avons été à Arradon, où il y avait mon oncle de Saint-Bon, que j'aimais beaucoup. Je me souviens que nous sommes allés déjeuner à l'Île aux Moines.

En 1918, nous nous sommes mariés à Cancale parce que mes parents, cette année-là, y avaient loué une maison pour l'été. Paul était toujours mobilisé.

Vers le mois de mai, il a eu une crise d'appendicite. Cela l'a sauvé en ce sens qu'on a dû l'évacuer puisqu'il était dans les tranchées. Et le lendemain, son régiment est parti à l'attaque et a été décimé. On peut dire que c'est extraordinaire qu'il ait eu cette crise d'appendicite. Après cette crise, il a eu un repos mais en tout cas nous nous sommes mariés.

Même peu de temps avant le mariage, il a refait une petite crise d'appendicite. Après sa crise, papa avait grand envie que nous vivions ensemble. Et je crois que s'il avait insisté un tant soit peu ou si ma mère ne nous avait pas laissé nous marier ... eh bien je serais partie avec lui. Non mariés !

A cette époque c'était totalement incroyable ! Il y a toujours eu des gens qui ne faisaient pas comme les autres mais il y en avait très peu.

J'ai souvenir que quand j'avais 15 ans, il est arrivé une jeune fille, à l'école religieuse où j'étais scolarisée, dont les parents étaient divorcés. Elle m'était sympathique et, un jour, j'étais appelée par la directrice qui m'a dit : « n'allez pas trop avec cette jeune fille parce que ses parents sont divorcés ». Cela s'est déroulé en 1909/1910. Il y a eu une évolution depuis.

J'ai souvenir que tout près de la propriété de ma grand-mère, en Savoie, où nous allions tous passer nos vacances, il y avait un ménage divorcé et nous nous sommes coupés d'eux à ce moment là. Et un de mes cousins germains, longtemps après ça, a épousé une jeune femme divorcée et ses parents ont coupé complètement. Je crois bien que sa mère est morte et il ne l'a pas revue. Et puis un beau jour, le mari de cette jeune femme divorcée est mort, alors immédiatement, mon cousin est revenu dans sa famille. Bien sûr que depuis lors il y a eu un changement »

Marinette infirmière pendant la guerre



Marinette et Paul



Le mariage de Marinette et Paul



Les vacances familiales

« Toutes nos vacances, avant la guerre, je les ai passées en Savoie chez ma grand-mère maternelle. Nous y allions deux mois tous les ans. Quand ma mère a attendu un autre enfant, on m'a laissée en Savoie presque tout l'hiver pour décharger un peu ma mère.

Pendant mes vacances, je faisais beaucoup de piano. On connaissait un certain nombre d'amis, des enfants des amis de ma mère qui avaient toujours vécu en Savoie. Une des choses qui m'ennuyait était que, dès notre arrivée, il fallait aller dire bonjour aux autres à Chambéry. Comme nous étions à 2 kilomètres et demi, on partait à pied, on allait faire nos visites et on revenait.

Puis, il y avait aussi une chose régulière que ma mère nous demandait toujours : c'est d'aller voir les bonnes sœurs de la Visitation où ma mère avait été élevée. Elle y avait gardé beaucoup d'amitiés. Quand on arrivait, en général, on était toutes les cinq, puisqu'à ce moment-là il y avait cinq filles. Toute la communauté se précipitait derrière les grilles, parce qu'il y avait deux grilles qui nous séparaient des bonnes sœurs. Je me souviens qu'il y en avait une qui arrivait toujours la dernière, celle que l'on appelait Madame la Déposée. Madame la Déposée était l'ancienne supérieure qui, au bout de quelques années, venait la dernière. Elles nous gâtaient toujours : elles nous donnaient des images, des petites choses brodées qu'elles avaient faites. On se déplaçait à pied, on descendait à Chambéry et j'ai souvenir d'un hiver que j'ai passé où tous les jours je faisais mes deux kilomètres et demi pour aller à l'école où on m'avait mise pendant trois mois.

A l'époque, nous n'avions pas d'auto. Mon père d'ailleurs n'en a jamais eue. Ceux de Chambéry non plus n'avaient pas d'auto. Il y en avait peu, il fallait une grosse fortune. Un de mes oncles (Clément COPPIER, 1862-1927) pourtant a possédé une des premières voitures. Il avait une fabrique de faïence (à Carouge, près de Genève) et avait épousé une femme ayant de la fortune.

C'était avant la guerre. Il l'a eue peut-être en 1906/1908, par là. Cet oncle, quand il venait en Savoie, il venait avec son auto et nous promenait toujours un peu. J'ai souvenir que, non pas dans ses premières autos, mais dans une des bonnes autos qu'il a eues, toujours avant la guerre de 1914. Je crois que c'était une Rochet-Schneider. En terrain plat, il nous faisait faire du 60 et nous disait avec fierté « tu vois, je fais du soixante ». Ce qui lui paraissait extraordinaire. J'ai été plusieurs fois chez lui à Genève où il avait une très belle propriété à Carouge. Il avait un seul fils qui était un grand musicien, mais pas du tout un industriel ce qui fait que la fabrique est tombée à la mort de mon oncle ».

Grand-mère et ses sœurs



Voyager de Rennes à Chambéry : une vraie expédition

« Le voyage pour aller à Chambéry était une vraie expédition. Quand nous allions à Chambéry, nous partions à 5h30 du matin de Rennes pour arriver à midi à Paris par le train. En 3^{ème} classe, naturellement. A Paris, nous avions de bons amis chez qui nous allions déjeuner ou chez des cousins. Et l'après-midi, nous courrions les musées, les magasins pour tâcher de trouver quelque chose à Paris. En général nous repartions de nuit sur la Savoie et nous mettions toute la nuit avant d'arriver vers 9 heures du matin.

Ma mère et moi aimions beaucoup les voyages et il m'est arrivé d'aller en Savoie en faisant un tour de force. On prenait un billet de famille qui s'appelait le « GV105 » ; je ne sais pas ce que c'est, je ne m'en souviens pas, mais c'était le « GV 105 ». Une fois nous sommes allées en Savoie en descendant sur Lourdes, sur Biarritz, sur Rocamadour et de là nous sommes allées à Chambéry. Une autre fois, nous avons fait Lisieux, Paris.

Ce sont les voyages dont je me rappelle le plus. Surtout celui de Lourdes et de Biarritz parce qu'on a des photos où on nous voit sur la plage de Biarritz. Ma mère, pour ce voyage, nous avait fait faire des robes où nous étions toutes pareilles. Et à chacune elle avait fait faire des sacs en toile dans lequel nous mettions nos affaires ; un gros sac en toile, on appelait ça des « rouleaux » qui étaient brodés avec nos initiales. Donc nous sommes parties et nous avions un succès fou parce qu'on était habillées pareil.

Arrivées à Lourdes, ma mère voulait par piété nous faire baigner. Et j'avoue que ça me coûtait énormément parce que je n'aimais pas cette eau où il y avait tous ces malades, ça ne me disait absolument rien. Et il est arrivé quelque chose d'extraordinaire. Je me suis dit : « je suis l'ainée, si je refuse, tous vont refuser ». Alors je me suis dit « tant pis ». Et ça me coûtait énormément d'entrer dans cette salle. Et quand nous sommes arrivées à la porte de l'endroit où on baignait les gens, les personnes qui s'en occupaient ont dit « mais ces petites filles ne sont pas malades ! on va leur changer l'eau ». Et j'ai été plongée dans de l'eau toute propre. C'est un souvenir qui m'est resté comme une chose qui m'avait coûté énormément et qui s'est parfaitement arrangé. Comme quoi, dans la vie !

Souvenir encore dans ces voyages, c'était une fois à Dijon. Je ne me rappelle pas comment nous sommes arrivés mais ma mère voulait que l'on visite Dijon qui était une ville très intéressante. Donc nous avons visité le lieu mais toujours à pied. Ma mère a entraîné ses cinq filles. Nous avons repris le train, j'ai souvenir, au milieu de la nuit. Et comme ma mère voulait que nous soyons à côté de la gare, nous avons passé deux ou trois heures dans « une boîte ». On a dû prendre un café ou quelque chose pour attendre le train. Certainement, ce n'était pas un café ordinaire pour que ça me soit resté comme ça ».

Camille et sa fille Marinette



La maman de Grand-mère : une femme remarquable très en avance sur son époque

« Ma mère, Camille Coppier, était une femme remarquable et très en avance sur son époque. Et du reste, si j'ai pu pousser mes études c'est beaucoup grâce à elle. Elle voulait que nous nous libérions et que nous soyons indépendantes. Parce qu'elle avait souffert quand mon père avait eu des difficultés de situation et qu'elle avait été obligée de travailler. Elle n'avait rien en main pour faire quelque chose et elle a été obligée de prendre de la représentation. C'est-à-dire, pour cette femme de la grande bourgeoisie, de faire du porte-à-porte.

Pour montrer par exemple le caractère de ma mère, nous avions des rhumes très souvent l'hiver quand j'étais jeune, je n'avais pas 10 ans. Notre docteur disait toujours « ces enfants ont des végétations, il faut les retirer ». Mon père ne voulait pas. On m'en avait déjà ôtées une fois quand j'avais 5/6 ans. J'ai souvenir que j'avais hurlé. Mon père ne voulait donc pas que mes sœurs soient opérées des végétations.

Alors, un beau jour, ma mère voyant que nous avions toujours des rhumes l'hiver, mais jamais d'otites, a choisi de le faire pendant que papa n'était pas là. Mon père étant absent, elle nous a toutes faites opérer dans une clinique. Elle nous a emmenées et nous avons passé toutes, les unes après les autres, pour ôter les végétations. Donc moi, on m'en a ôtées deux fois... Ensuite, on nous a ramenées à la maison et naturellement nous ne pouvions plus parler. Je crois que c'était la seule période où ma mère a eu le silence chez elle.

Ma sœur Marie-Thérèse a eu des suites plus compliquées et son sang a continué à couler. Ma mère a eu une peur bleue car on a eu beaucoup de mal, alors qu'elle avait 4 ans, à calmer son sang. Ma mère s'est beaucoup inquiétée. Mais tout de même quand mon père est revenu, elle avait ses cinq enfants et tout était fini. Mais ce qui prouve l'énergie de ma mère.

Mon premier chagrin, je crois, a été pendant que ma mère attendait le dernier bébé, c'est-à-dire le numéro 7. C'est moi qui ai installé, quand j'avais 15 ans, l'armoire des affaires du bébé, j'ai préparé le berceau. Ma mère a été empoisonnée par du gaz peu de temps avant la naissance et elle a eu un enfant mort-né. Je crois que c'est l'un de mes premiers chagrins, car je comptais m'occuper beaucoup de ce bébé. Et en plus, comme il n'a pas été baptisé, il n'a pas pu passer à l'église. Mon père et moi, nous l'avions emmené au cimetière dans une petite boîte et c'est un souvenir qui m'est resté très pénible. Je crois que Chantal a un souvenir presque analogue pour l'enfant qu'elle a eu mort-né ».

Marinette à 8 ans



Le mariage et le début de vie de femme mariée

« Je me suis mariée en 1918 mais, avant, papa avait écrit à ses parents pour les avertir. Ils m'ont envoyé une lettre, très aimable, mais me disant qu'ils avaient peur de ce mariage parce que papa était toujours mobilisé comme sous-lieutenant et que nous n'avions de fortune ni l'un ni l'autre. Ce à quoi immédiatement j'ai répondu aussi aimablement que possible que j'avais 24 ans, que j'avais une licence et que j'étais bien capable d'élever un enfant si j'en avais un tout de suite.

Nous nous sommes mariés le 8 août à Rennes civilement et le 10 août à Cancale à l'église. C'était la guerre, mes beaux-parents n'ont pu venir, il n'y avait que mon beau-frère, l'ainé Georges. Alors que papa était toujours mobilisé, nous sommes partis à Saint-Malo et 3 ou 4 jours après nous sommes partis sur Ferney-Voltaire où il était muté. Nous avons loué un tout petit appartement, très simple. Mais cet appartement avait été nettoyé par une femme dont les enfants avaient la scarlatine. Cela ne m'a pas empêchée d'attraper une angine carabinée avec une belle scarlatine. Du coup, j'étais enfermée pour 40 jours parce qu'à ce moment là, la scarlatine était une des maladies que l'on craignait le plus. Quelques jours après, papa sans angine a trouvé qu'il avait des petits boutons sur la poitrine. Il est allé voir le médecin du détachement et il lui a dit tout de suite : « regardez j'ai la scarlatine ! ». En effet, il avait une petite scarlatine, qu'il avait attrapée de moi, et on l'a renvoyé et nous sommes restés enfermés pendant 40 jours. L'ordonnance de papa lui prévoyait un litre de lait je crois tous les matins. Pendant ce temps là, on faisait de l'anglais. Enfin on s'occupait très bien.

Ensuite, nous sommes revenus à Rennes tous les deux et papa a été nommé à Rennes comme directeur d'un centre de démobilisation. C'était dans une vieille caserne. Il avait presque tout un régiment de femmes qui faisaient le travail et lui commandait ; il racontait en riant que, dans cette vieille caserne, il y avait des punaises qui tombaient sur les personnes qui travaillaient en dessous. Alors c'est le commencement de mes histoires de punaises et j'en ai eu Dieu sait combien en arrivant au Maroc. A ce moment là nous habitions encore l'appartement de mes parents et quelques temps après nous avions trouvé un petit appartement et nous sommes allés chez nous.



Les débuts difficiles au Maroc

Quelques mois après, je ne me rappelle plus, papa a été démobilisé. A ce moment là, je commençais à attendre Henri et je terminais ma licence. Il a trouvé du travail à Paris dans un bureau. Nous sommes allés louer un appartement rue Vauvenargues près de la porte de St Ouen) je crois. Papa était très malheureux car ce n'était pas du tout un homme de bureau. Et il ne pouvait pas dire zut à personne ! Au bout de plusieurs mois, Henri est né (*Henri est né le 2 décembre 1919*). J'avais un beau-frère, Georges (BUTTIN), au Maroc à Oujda et ma belle-mère devait lui écrire qu'elle sentait que papa n'était pas heureux au travail. Nous avons reçu un jour un télégramme de ce Georges qui nous a dit : « si Paul veut venir j'ai une place ! ». Papa était tellement heureux que nous avons répondu : « nous partons ». Mais Henri avait quelques jours. Alors papa est parti en janvier 1920 et moi je suis allée chez mes parents et je suis restée deux mois pour attendre que Henri puisse faire le voyage.

Nous sommes arrivés au Maroc et l'idée de Papa n'était pas du tout de rester dans l'administration. Son frère dirigeait des garages automobiles, c'était un gros centre dont je ne me rappelle plus le nom. C'était pour les voitures et camions qui suivaient les armées pour le ravitaillement.

Le début au Maroc a été assez dur. Je suis allée en bateau Marseille-Alger. Et papa est venu me chercher à Alger et par le train nous sommes allés à Alger, Oran, Oujda. A Oujda, papa avait trouvé un petit appartement qui était un ancien magasin et il fallait que je baisse le rideau tous les soirs dans ma chambre. Il avait en même temps acheté quelques meubles dont un lit qui était rempli de punaises et pendant un mois tous les soirs j'étais dévorée alors que papa qui couchait à côté de moi n'avait rien du tout. Il n'était pas piqué. Au bout d'un mois on a balancé ce lit et la question des punaises a été réglée. Enfin au moins celle-là, parce que j'en ai vu d'autres depuis. C'était en 1920.

Quand je suis arrivée au Maroc, Henri naturellement avait fait un peu de diarrhée parce que j'avais eu le mal de mer et je l'avais mal nourri. Et je suis donc arrivée avec un paquet de couches salles. Il fallait toutes les laver, il n'y avait pas ce qu'il y a à l'heure actuelle où on les jette toutes les fois. Alors je demande à papa : « où est-ce que je vais laver ça ? » parce qu'on n'avait ni eau ni électricité, rien. Il me dit « dans la cour, il y a une pompe ». Je vais dans la cour et je vois en effet une pompe avec un bac en bois dessous et il fallait pomper et laver dans ce bac en bois. Alors, vraiment j'étais prête à partir entre mes punaises et mes lavages ! »

« Je suis rentrée, je me suis assise sur une chaise et je me suis mise à pleurer. Et j'en ai le souvenir encore. Et puis tout s'est tassé je me suis habituée ma foi aux difficultés. Il n'y avait pas d'eau, il fallait donc chercher l'eau sur la rue. Il n'y avait pas d'électricité, on avait des petites lampes à pétrole ou des bougies. Et pour faire la cuisine, papa avait acheté un fourneau pour nous mais on se servait surtout du poêle au charbon de bois et des réchauds Primus à pétrole. Cette maison, avec mon rideau à soulever tous les matins et à fermer tous les soirs, étant très inconfortable. Papa a fini par en trouver une autre dans un autre coin d'Oujda où nous avons été au mois de juillet. Il faisait un temps horriblement chaud et j'ai souvenir d'avoir mis des couches à sécher et un moment après elles étaient couvertes de sable rouge qui venait avec le vent du Sahara. Là nous sommes restés deux mois. J'avais l'eau au fond d'un puits mais la corde avait au moins trente mètres et je n'arrivais jamais à tirer le seau jusqu'en haut. Alors nous avions trouvé un brave garçon, je ne sais plus comment il s'appelait, un peu « bêbête » et qu'on a pris pour me faire le ménage et pour tirer l'eau de ce fameux puits ».



Extraordinaire photo de Marinette posant en odalisque au Maroc

L'installation rudimentaire à Meknès

« Au mois d'octobre, papa a trouvé une place d'avocat à Meknès. Nous sommes partis et nous avons fait Oujda-Meknès dans une auto où il y avait 5-6 personnes. A ce moment-là, toute une partie du trajet était surveillé. La nuit, on dormait dans des petites maisons comme une espèce de moulin sans ailes dans lesquelles on montait par une échelle. Quand on était sur la route, après 6 heures du soir, on vous obligeait à monter dans ces petites pièces pour la nuit et remonter l'échelle pour que, la nuit, on ne soit pas arrêté par les dissidents qui étaient tout proches. Seule la route Oujda-Meknès était surveillée.

Nous sommes arrivés à Meknès en octobre en 1920. Je m'en souviens très bien. Nous avons eu un side-car avant d'avoir une auto. Je me souviens avoir été, avec Henri sur les genoux avant la naissance d'Andrée, en side-car jusqu'à Azrou qu'on ne connaissait pas. Azrou avait un contrôle civil français, seulement nous qui ne savions pas, nous avions été déjeuner dans la forêt de cèdres un peu plus haut et des personnes sont venues nous chercher nous disant « vous êtes en dissidence, sortez de là ».

Le jour de la fête des morts, nous sommes sortis, nous avons contourné Meknès puisque le rassemblement était dans un cimetière de l'autre côté de Meknès par rapport à la ville nouvelle. Lorsque nous sommes arrivés, nous avons trouvé une petite porte, nous sommes entrés. Nous étions dans un cimetière musulman et naturellement nous étions les seuls européens. On est donc tombé sur un groupe de gens très excités où les femmes étaient devenues ivres de leur danse à force de se déchaîner. On les a vus, ils arrachaient un mouton, ils l'ouvraient et en mangeaient les entrailles. Nous étions là tout naïvement, mais naturellement, on est venu nous dire de se sauver car il ne fallait pas rester. On nous a donc fait sortir du cimetière.

Nous avons habité dans la ville ancienne pendant quelques mois. Là encore, juste du charbon de bois, l'eau sur la rue, et les WC à la marocaine c'est-à-dire un petit trou. Et on faisait la lessive à coté dans un bac en bois.

Au bout de quelques temps, un avocat qui était déjà à Meknès et qui était un peu vieux voulait prendre sa retraite. Mon beau père nous a envoyé 6000 francs je crois et ça a permis à papa de prendre sa place et il a commencé à être avocat. Mais enfin, on n'a pas des causes du jour au lendemain. Alors à ce moment là, il y avait deux immenses pièces, d'un côté nous y vivions et de l'autre cela faisait le bureau de papa. En face il y avait une petite cuisine mais qui n'avait ni fenêtre ni rien.

Henri et André à Meknès



Nous sommes restés là au début. Et comme papa n'avait pas beaucoup de travail et des soucis financiers, il m'a demandé d'être professeur. Pour que nous soyons mieux installés, il a loué un appartement en « ville nouvelle ». Ce

que l'on appelait la ville nouvelle, c'était la ville où les européens s'installaient peu à peu. Mais la ville nouvelle était séparée de la ville ancienne par un immense vallon. Et à ce moment là il fallait toujours tout faire à pied. Le lycée, ou plutôt l'embryon de lycée, était en ville ancienne. On est allé voir le directeur qui était en réalité un instituteur, un très brave garçon, pour lui demander si je pouvais avoir du travail. C'était au mois d'avril 1921 et j'attendais Andrée. Il m'a dit : « oui il me manque un professeur d'anglais ». J'ai alors commencé le professorat en faisant de l'anglais. En fin d'année, au mois d'octobre suivant, j'ai été nommée professeur de sciences. Mais j'habitais en ville nouvelle, il fallait que j'y aille à pied, dans la ville ancienne là où était l'école. Je faisais 16 heures par semaine. A ce moment là, Andrée est née et le brave directeur-instituteur pestait après les femmes qui le lâchaient à cause des naissances. Ce qui fait qu'il pestait après moi et très vite je suis retournée reprendre les cours et je n'ai même pas pris mon temps auquel j'avais droit après la naissance. Alors j'ai eu une belle lettre que je crois avoir gardée pour me féliciter d'être revenue très vite ».

Marinette avec Michel sur ses genoux et André



« Lorsque j'ai perdu ma sœur Anne-Marie, Henri avait donc 3 ans et Andrée avait 10 mois. Je savais que ma mère avait de la peine et j'étais aussi tellement douloureusement affectée qu'au mois de décembre, pour les vacances, j'avais demandé à papa que nous allions en France pour voir mes parents. Il faisait très froid. Un ami docteur m'a dit : « c'est de la folie de partir avec vos deux enfants pour la France en ce moment ». Mais on est parti quand même et je vais vous raconter une aventure qui m'est arrivée. Pendant que nous n'étions pas là, mes enfants n'ont rien eu ni nous non plus, mais le docteur a eu une pneumonie et a failli y rester !

Nous partons donc et nous allons d'abord à Fès où papa plaide. Et pendant qu'il plaide, il faisait très froid et on a pris une chambre dans l'hôtel (un des seuls qui était moitié marocain, moitié français). C'était en 1922. Dans cette chambre, je suis restée et on m'a apporté un brasero pour chauffer un peu la pièce. Au bout d'un moment, Henri courrait dans la pièce. Et, je vois qu'Andrée pâlit. Je la prends dans mes bras, j'ouvre la fenêtre et je crie ! On arrive et on jetait le brasero qui empoisonnait les enfants. Papa est revenu après sa plaidoirie et nous sommes partis à Alger. A Alger, on a pris le bateau pour Marseille et, de là, j'ai été à Toulon pour voir mes parents ».

« Pendant ce temps-là papa est allé voir les siens en Savoie. Avec les enfants je ne voulais pas y aller. Mon beau frère Jacques, le mari de ma sœur qui était morte deux mois avant, avait à s'occuper de 4 enfants puisque ma sœur est morte deux mois après la naissance du quatrième. Un petit garçon qu'il a envoyé en Suisse dans une maison pour enfants et qui est mort au bout de quelques mois. Il restait donc encore avec 3 enfants. J'ai donc pris l'aînée et papa l'a emmenée à Toulon où nous étions restés une dizaine de jours, et de là nous sommes rentrés au Maroc avec cette fillette. Je l'ai eue 6 mois à la maison et elle est rentrée fin juillet chez son père. Cette petite est morte l'année d'après de la diphtérie attrapée par son père, probablement ».

« Après nous sommes revenus et j'ai repris mes cours. Mais ma mère m'avait envoyé une jeune fille de la campagne, de je ne sais pas où. Je ne sais pas comment ma mère l'a connue. Cette fille venait d'avoir un gosse, alors elle était reniée par sa famille parce qu'à ce moment là c'était comme ça. Ma mère m'a écrit en me demandant si je ne la voulais pas pour m'aider avec tous les enfants. Je l'ai prise et je l'ai gardée bien des années. Elle s'appelait Marie-Louise et s'est mariée là bas. Elle a eu elle-même trois enfants qui étaient intelligents et qui se sont bien débrouillés. Mais je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

Et nous avions toujours de braves hommes pris à Oujda parce que, il y avait bien des robinets installés en ville nouvelle mais il n'y avait pas d'eau. On regardait le robinet. On allait chercher l'eau assez loin. A ce moment là, commençait à arriver de l'essence d'Amérique dans des caisses en bois dans lesquels il y avait deux bidons de 20 litres. Pour aller chercher l'eau, on prenait un bidon, on coupait le dessus, on ôtait le couvercle, on mettait un poids et cela faisait un genre de broc pour aller chercher l'eau. Quant aux caisses à essence, elles servaient à faire des meubles. On les mettait les unes sur les autres, cela faisait des armoires, mais seulement, c'était des armoires dans lesquelles les enfants pouvaient aller puisque qu'on ne pouvait mettre devant que des rideaux. Et j'ai souvenir que le grand bonheur d'Henri c'était de soulever le rideau et de sortir. J'étais très attachée à ces caisses à essence, j'en ai toujours eu ! Et quand je suis revenue du Maroc j'en ai rapporté ! Je crois qu'il y en a encore rue Jules Simon (*l'appartement de grand-père et grand-mère à Paris*) à la cave. Mais je n'ai pas rapporté de bidon ».

Photos prises par un professionnel en 1926



Les conditions de vie s'améliorent à Meknès

« A partir de ce moment-là, il y a eu ce que l'on appelait les lampes « Tito Landi » qui éclairaient beaucoup mieux, c'était à l'essence je crois. Et puis les lampes « pigeons », des lampes que maintenant les gens achètent comme des curiosités et comme des antiquités. Il y avait un petit récipient avec une poignée plein de ouate ou de coton, je ne sais pas. On mettait l'essence, mais elles ne craignaient rien, ce n'était pas dangereux puisque l'essence imbibait le coton mais ne sortait pas. Il y avait une mèche au milieu et c'était la mèche que l'on allumait. Pour la lampe Tito Landi, je ne sais plus comment on les allumait. Il devait y avoir une petite pierre, comme une pierre à briquet. En tout cas elles éclairaient assez bien, c'était déjà de gros progrès. Et puis alors peu à peu, on a eu l'eau qui est arrivée et la vie est devenue beaucoup plus confortable.

Après la naissance d'Andrée (1921), j'ai attendu un bébé et j'ai fait une fausse couche. Il a fallu me faire un curetage mais on me l'a fait à domicile. Le chirurgien de l'hôpital militaire, il n'y avait que ça à ce moment là, a apporté une table d'opération.

Ensuite, j'ai attendu un autre bébé, le troisième. A ce moment là, je commençais à être fatiguée. Michel est né (1925), c'était un enfant très fort il faisait plus de 10 livres. Ce qui n'arriverait pas maintenant parce qu'on surveille les mamans alors qu'à ce moment là on ne faisait rien du tout. J'ai eu énormément de mal à la naissance. C'est un enfant qui a dû en souffrir. Au bout de quelques mois, je le nourrisais, parce que je les ai tous nourris. Sauf Bernadette que je n'ai nourrie que 5 jours. J'étais fatiguée alors j'ai dû donner ma démission de professeur pour rester à la maison complètement.

Après j'ai attendu Jean (1927) qui est né peu de temps après la mort de mon petit Michel. Jean est né en juillet et j'ai perdu Michel à un an au mois d'octobre. Mais Jean a été presque trop materné ce qui fait qu'il avait de belles boucles blondes et quand je suis allée en France, j'ai dû l'emmener chez un pédiatre en Suisse qui m'a dit qu'il fallait que je change son régime. Je ne me rappelle plus de ce que je faisais mais enfin j'avais tellement peur après la mort du petit Michel que j'en faisais trop.

Le cabinet de papa marchait de mieux en mieux et à ce moment. Il était toujours un des seuls avocats, par conséquent tout allait chez lui, surtout les assurances. Toutes les assurances de France, il les avait presque toutes.

Ensuite on a eu l'électricité et tout s'est arrangé. Nous avons fait bâtir une maison après la mort du petit Michel. C'est dans cette maison rue de Champagne que j'ai eu Jean et les suivants (Maurice 1928, Chantal 1931, Bernadette 1935). A ce moment-là, le bureau de papa était très prospère et moi je menais la vie d'une bourgeoisie voyant pas mal de personnes surtout dans le milieu militaire et d'autres amis. Nous faisions des bridges régulièrement toutes les semaines. Il y avait une cagnotte faible et une ou deux fois par an nous allions manger la cagnotte dans un grand hôtel soit à Fès, soit dans les environs. Parce qu'à ce moment là la ville s'était énormément développée et les européens étaient arrivés en masse. Il y avait toujours beaucoup l'armée, c'était surtout l'armée qu'il y avait ».

« Une année, les religieuses qui avaient un pensionnat de filles ont manqué de professeur de maths. Elles m'ont alors demandé et je suis allée faire des cours, un an mais je ne sais plus dans quelle classe. Enfin c'était bénévole. Je faisais aussi beaucoup de musique et je connaissais un professeur de violon. Il venait comme pour une leçon mais au lieu de donner la leçon de violon c'est moi qui l'accompagnais au piano. Et j'avoue que c'est dans mes très bons souvenirs de ma vie au Maroc. Tout ce que j'ai fait, soit avec un violoniste, soit avec un violoncelliste ou bien après avec une danoise qui avait une voix superbe. La femme d'un officier que j'ai retrouvée à Paris.

Nous partions en France en auto, j'ai bien souvenir. Nous avions une Citroën, mais à ce moment-là il y avait une grande capote de cuir et elles étaient découvertes sur les côtés. Nous avions fait la bêtise de partir à 2 heures de l'après-midi avec un vent très chaud. Nous allons sur Oujda et je ne sais plus à quel endroit, je trouvais que les enfants qui étaient avec la petite bonne Marie-Louise derrière avaient l'air abruti. Nous nous arrêtons dans un petit café au bord de la route et on se précipite pour leur jeter de l'eau chaude pour les réveiller et les secourir. Enfin tout s'est bien terminé, je ne me rappelle plus. On est allé en France avec Marie-Louise, et je ne sais plus ce que l'on a fait, on a dû aller dans la propriété de mes beaux-parents ».

Installation à La Touraine et premiers contacts politiques avec les Marocains

« Nous étions avant la guerre du Rif qui a été une guerre mais on ne s'en occupait pas du tout. Je ne me rappelle plus en quelle année c'était. Mon beau-frère Pierre (Buttin) était à Fès comme officier, à l'état major. Nous allions le voir régulièrement, il venait nous voir de temps en temps. Mais on ne s'occupait pas de cette guerre, je n'ai pas de souvenir. Avant la guerre du Rif, nous vivions papa et moi un peu l'un sur l'autre sans nous occuper du reste. C'est comme un jour nous avons reçu un ami protestant qui est venu déjeuner à la maison. Au milieu du repas, la conversation s'est arrêtée et il nous a dit « vous savez le pape est mort ! ». Il y avait un mois qu'il était mort et nous ne le savions même pas.

On ne lisait pas de journaux, on ne s'occupait que des enfants. On parlait très peu de la guerre au Maroc. La guerre du Rif s'est, à un moment, rapprochée de Fès mais je ne m'en rappelle pas du tout. Et puis alors, l'armée aussi descendait du côté de la tâche de Taza. Il y avait toute une tâche autour de Taza qui était une ville point, militaire, entre Oujda et Fès. Mais j'avoue que je ne me rappelle pas. Il n'y avait aucune inquiétude, le protectorat marchait très bien. Il y a eu le départ de Lyautey, on s'en est un peu occupé à ce moment là car Lyautey a été mis à la porte par les Français. Ça a frappé cette manière dont on a renvoyé Lyautey. Par contre, quand il a passé devant Gibraltar, les Anglais lui ont fait un baroud d'honneur.

Papa avait des contacts avec les marocains mais uniquement pour le travail. Nous connaissions peu de marocains à ce moment là. De jeunes marocains sont devenus avocats. L'un d'entre eux que papa estimait beaucoup, qui s'appelait Mahamdi, et voyait souvent, l'a transformé au point de vue politique et l'a ouvert à toutes les questions marocaines. Au point de vue politique je ne peux rien dire. On savait que l'armée avançait dans tout le côté de Beni Mellal. On pouvait aller à Midès mais tout autour il y avait l'armée qui avançait, qui avançait. Mais on ne s'en occupait pas, ça avançait très bien. On parlait de la conquête du Maroc comme quelque chose qui devait se faire. A mesure que l'armée avait fini de passer, il y avait le contrôle militaire qui s'installait. A ce moment-là, il y avait Jean de Saint-Bon (*la famille de grand-mère*), qui habitait Taroudant et qui y est resté longtemps. Je ne sais plus ce qu'il a fait comme occupation. Andrée est allée le voir et est restée quelques temps chez eux pour visiter le pays.

Papa avait acheté peu à peu du terrain dans les environs de Meknès. C'était des petites parcelles achetées à des Marocains et on est arrivé à peu près à 100 hectares. Là-dessus, papa a voulu faire un lotissement dans une partie qu'il a appelé La Touraine. Cela lui a coûté horriblement cher. Dans une autre partie il voulait y planter des arbres. Tout cela a coûté très cher et ça n'a pas rapporté. Surtout le lotissement. Il y a eu la débâcle en France de 1936 dont on a souffert. A ce moment là nous avions des engagements et pour les payer on a décidé d'aller habiter au bled et de vendre la maison de la ville nouvelle. Nous sommes allés habiter au bled et Bernadette avait un an. C'est là qu'elle a fait ses premiers pas. Nous avions une jolie maison que nous avions pu placer où nous voulions pour avoir une vue sur les remparts de Meknès. Une vue superbe, mais nous étions à peu près à 5 kilomètres de la ville. Il y a eu là des périodes fastes et des périodes plus difficiles avec les engagements que papa avait pris soit pour le lotissement soit pour ses arbres. J'ai souvenir qu'il devait avoir planté contre les murailles deux ou trois hectares de citronniers. Une année, les citronniers étant couverts de citrons superbes, il a neigé et le lendemain sous le poids de la neige et des citrons beaucoup d'arbres ont été cassés ».

La Touraine





« Avec la naissance de Chantal en 1931 et Bernadette en 1935, j'avais une jeune fille qui s'occupait des enfants pour me laisser énormément de liberté et avoir une vie aussi agréable que possible, papa ayant une très belle situation. Il y a donc toujours eu des hauts et des bas comme ça dans notre vie du Maroc : ou des difficultés financières et il fallait se débrouiller ou ça marchait très bien. J'ai souvenir que la jeune fille que nous avions plusieurs années est allée passer ses vacances de Pâques chez des amis à Casa. Et quand elle est revenue, elle toussait et toussait. Je ne me rappelle pas mais on a dû faire venir le docteur qui a dit que c'était une bronchite. Mais Bernadette et Chantal, quelques jours après, se sont mises à tousser : elles avaient la coqueluche.

Ce que je peux dire de la villa c'est que c'était une vie très bourgeoise.

J'ai envoyé Andrée une année en France toute seule je crois, et une autre année avec Chantal. Il me semble mais je ne me rappelle pas bien. J'ai eu une pleine d'émotions. Henri avait 16 ans et il finissait ses études à Paris au lycée Charlemagne et il avait été à Pâques avec les scouts au Luxembourg. Il y a pris froid et de là il est allé chez ma belle sœur Madeleine dans le nord de la France et il y a fait une pneumonie. Et un soir, mon beau-frère nous a téléphoné. J'ai pris immédiatement le train, il n'y avait pas d'avion ou ils étaient très rares et les civils ne pouvaient pas les prendre. Je suis allée jusqu'à Alger où on avait téléphoné et on avait demandé à un bateau-paquet de m'attendre. Le train était en retard parce qu'il y avait un ministre quelconque, enfin je ne me rappelle plus. Mais je me rappelle très bien quand j'ai traversé pour monter sur le bateau, tous les gens se demandaient ce qu'on attendait pour partir : on m'attendait !

J'ai fait Alger/Port Vendres. Arrivée là, j'ai repris un train pour Paris. A Paris j'ai changé de gare pour aller sur la gare du Nord pour arriver chez Madeleine. J'étais donc partie le vendredi soir et je suis arrivée le lundi à midi en me demandant toutes les heures si je trouverais mon fils vivant ou mort. Et puis j'ai vu en arrivant mon beau-frère et les enfants. Alors j'ai pensé que tout allait et j'ai poussé un soupir de soulagement. Mais enfin j'ai eu là une période vraiment très pénible ».

A la plage au Maroc



Les vacances au Maroc et la roulotte américaine

« Les vacances nous les avons passées tantôt à Ifrane, où on louait des bungalows en bois, tantôt à Meridian sur la plage où il y avait aussi des petites maisons. Mais nous ne pouvions pas rester à Meknès où il faisait trop chaud. Il m'est même arrivé, pour Bernadette, de partir avec elle dans mes bras avec 40 de fièvre et quand on arrivait soit à Rabat soit à Ifrane, tout s'arrêtait et la fièvre baissait immédiatement.

Quand j'ai eu Jean nous avons été à Fedala et nous avions un très bon cuisinier. Nous avons installé sur la plage une tente et le cuisinier arabe nous faisait les repas et nous mangions sous la tente au bord de la mer. Mais Jean étant tout bébé, moi je couchais au premier hôtel qui s'appelait « La Balima » et les enfants aussi. On avait deux chambres. Moi j'y couchais, je m'occupais de Jean et nous y prenions le petit déjeuner. Les enfants, eux, descendaient à la plage avec le cuisinier.

L'année d'après à Fedala, nous avons loué une maison que nous avons meublée avec des caisses à essence et des matelas, enfin je ne me rappelle plus mais très primitivement pour deux mois. Mes parents y sont venus et nous y avons passé deux mois. Jean avait un an à ce moment là et j'ai souvenir qu'Henri et Andrée régulièrement promenaient Jean autour du fameux hôtel « Balima ». On mettait Jean au volant de l'auto et il restait là debout à tourner soit-disant le volant. Mais Jean a eu des belles boucles blondes jusqu'à 3 ou 4 ans et cette année là nous avons été en France. Et j'ai souvenir que je n'ai jamais eu le courage d'aller les lui faire couper, c'est papa qui l'a emmené pour lui faire couper ses boucles blondes.

En 1931, papa a acheté une roulotte qu'il a fait venir d'Amérique. Une roulotte un peu spéciale qui s'ouvrait de tous les côtés et dans laquelle il y avait quatre lits avec des coffres, des tiroirs, une penderie, enfin c'était très bien organisé. A partir de ce moment là, les vacances se passaient en roulotte. Et comme il y avait une partie que l'on appelait « cuisine » où il y avait un primus et un charbon de bois, entouré de toile, on emmenait toujours un cuisinier marocain pour s'occuper de la cuisine, de la vaisselle. Il couchait dans un lit de camp, il s'enfermait et il était très bien. J'avais à ce moment là toujours la jeune Marie-Louise. Et alors on l'enfermait dans l'auto et elle dormait dans l'auto. Chantal avait un mois quand je suis partie la première fois.

La roulotte



On avait une lessiveuse pour faire la lessive mais à ce moment là toutes ces histoires ne me gênaient plus comme elles m'avaient gênée au début quand je suis arrivée au Maroc. C'était du camping mais je trouvais ça très bien. Les vacances, on les a passées, dans la roulotte américaine. On s'en est servi, on est allé à Tanger, à Mehdia où les enfants avaient beaucoup d'amis. La dernière fois qu'on s'en est servi c'était en 1938, avant la guerre. On avait une auto familiale et emmenait avec nous, le cuisinier et François (*Buttin, un frère de Paul*) et (*sa femme*) Edith. Nous étions donc 11. Nous ne pouvions plus aller à Tanger à cause de la guerre d'Espagne. Et nous sommes partis de la limite de la zone espagnole et nous sommes descendus à la limite du Maroc, toujours avec la roulotte. A Mehdia nous étions restés au moins une quinzaine parce que les enfants avaient beaucoup d'amis et ils s'y plaissaient bien. Puis après nous avons été à Mogador (ndlr : Essaouira aujourd'hui), à Agadir et chaque fois nous laissions la roulotte dans la journée au bord de la mer avec le cuisinier et nous allions à l'intérieur voir ce qu'il y avait à voir. Il y a des photos même qui sont des souvenirs de ce voyage. Nous avons fait ainsi d'Agadir le voyage jusqu'à Taroudant, mais il faisait horriblement chaud. On n'y restait pas, on revenait se baigner et s'aérer au bord de la mer. Nous avons été jusqu'à Mirleft qui est la limite. Nous sommes descendus à la plage qui était en contrebas par rapport aux contrôles civils. Nous avons vu un Morasni qui arrivait, ils avaient peur que l'on se baigne car il paraissait que la mer était dangereuse à ce moment-là. Ils sont venus nous dire : « surtout ne vous baignez pas avec les enfants ». Il y a eu un papier et Henri a fait un livre de toutes les photos avec le papier que l'on a reçu de l'autorité de Mirleft. Et puis nous sommes revenus et c'était la dernière fois car après il y avait la guerre. Papa a vendu la roulotte parce qu'il a fait bâtir peu à peu à Ifrane. Au lieu d'aller au bord de la mer nous montions à Ifrane où nous avions une maison qui n'a jamais été finie. Mais enfin elle nous a rendue très grand service. C'était une maison ouverte que l'on a prêtée à beaucoup de gens, il y avait toujours quelqu'un ».

En 1936, nous étions à Tanger au moment de la guerre d'Espagne. Nous entendions très bien le canon et il y avait même, pas loin du port de Tanger, des bateaux espagnols qui se battaient. Nous l'avons très bien vu. Mais après les vacances, il a fallu rentrer sur Meknès et il fallait donc retraverser la zone espagnole. Et nous avons été arrêtés à la douane de la zone espagnole. Nous entendions des bruits dans le train, des gens qui parlaient. C'était des amis qui avaient avec eux une petite bonne espagnole et qui se disputaient avec un contrôleur quelconque qui ne voulait pas que la bonne espagnole s'en aille. Et je crois qu'ils ont été obligés de la laisser. Nous entendions ça dans le compartiment presque voisin. Alors papa a eu une idée, il a dit « nous nous avons une jeune portugaise, on va mettre Bernadette dans le filet, ils ne vont pas le voir, ils vont recompter et on ne va rien leur dire ». Bernadette s'est donc cachée dans un filet, le type est venu et il a compté et regardé les passeports, et il nous a laissé passer sans embûches. Nos amis sont alors arrivés et nous ont dit : « mais comment avez-vous fait, votre bonne est passée ? ». Alors on lui a raconté et tout le monde a beaucoup ri. Voilà une histoire dont je me rappelle parce qu'ils rageaient pour leur bonne ».



Une vraie frayeur : une embolie après la naissance de Bernadette

« La naissance en 1935 de Bernadette s'est bien passée mais le lendemain j'ai trouvé que j'avais des grosses boules sur la jambe. Le docteur est venu me voir. J'avais été accouchée par une vieille sage-femme qui m'avait déjà accouchée pour Andrée. Le docteur n'a pas été affolé, il n'a rien dit. Je suis restée couchée. Le samedi, à 2 heures, après le déjeuner, j'étais dans mon lit et naturellement tout le monde faisait la sieste. Et ma mère qui était venue pour la naissance couchait dans une chambre en dessous de la mienne. J'ai eu besoin, je me suis levée et à peine j'ai eu traversé la chambre, je ne suis même pas sortie. Je suis allée près de mon lavabo et là j'ai senti que j'allais tomber. Je me suis rejetée sur mon lit et j'ai perdu connaissance. Heureusement, j'ai eu le temps de prendre une sonnette que ma mère avait mis sur la table de nuit. Je ne l'ai même pas fait sonner, elle est tombée par terre. Mais mère qui a entendu cette grosse sonnette en bronze a été réveillée. Elle a dit : « c'est Marinette ». Elle est montée en courant et m'a trouvée par terre. Elle est allée chercher papa qui m'a vu dans cet état. Il a pris la porte et a couru chercher un médecin. Mais comme il était 2 heures de l'après midi, il faisait chaud et il ne trouvait pas grand monde. Il a quand même trouvé un chirurgien sur la route, le docteur Chouquet, qui partait prendre un car pour un bateau et rentrer en France. Il savait que je venais d'avoir un enfant et quand il a vu que papa courrait il s'est dit « il y a quelque chose ». Il a arrêté papa et il est venu lui-même avec papa à la maison. Il a pensé tout de suite que j'avais fait une embolie. Il est arrivé à la maison, maman avait appelé la sage-femme qui n'habitait pas très loin. Moi, qui avais perdu conscience complètement pendant tout le temps, j'ai quand même entendu quand il a dit à la sage-femme assez fort parce qu'elle avait l'oreille dure : « elle fait une embolie ».

M'a-t-il fait une piqûre, je n'en sais rien. Je sais qu'ils m'ont mis une boule d'eau chaude entre les jambes et que j'avais deux grosses bouillottes aux mollets dont je ne me suis aperçue que le lendemain puisque pendant des heures j'étais sans connaissance. Le soir, maman a appelé un prêtre qui est venu me donner l'absolution, mais je ne me rappelle pas du tout. Et le lendemain matin, j'étais toujours là. Il n'y avait pour ainsi dire plus de pouls. Mais je souffrais énormément à hauteur du sternum, par là. On est allé me chercher à l'hôpital un gros ballon d'oxygène qu'on a mis sur mon lit avec un tuyau qu'on a mis dans ma bouche.

Là le matin, j'avais tout de même un peu repris connaissance parce qu'on est venu me donner l'extrême onction et j'ai suivi. Et je me disais tout le temps : « ma mère qui a perdu tant d'enfants, c'est pas possible que je la laisse ! ». Je pensais vraiment « il faut que je vive parce que ma mère ne peut pas encore perdre un enfant de plus ». Elle avait déjà perdu un petit garçon, une fille de 16 ans, une fille de 27 ans qui laissait 4 enfants et une fille de 30 ans qui en laissait 2. On m'a donc donné l'extrême onction et de temps en temps arrivait un médecin comme nous en connaissions beaucoup ».

« Meknès n'était pas très grand et on était très connus cela a fait le tour de la ville. Les médecins venaient me voir les uns après les autres. Je me souviens très bien qu'ils prenaient mon pouls, qu'ils ne sentaient presque pas, ils hochaien la tête et puis ils s'en allaient. L'après midi du dimanche, on m'a apporté des sangsues et on m'a recouvert le ventre de sangsues. Est-ce que ce sont les sangsues ? En tout cas le lendemain matin, le docteur est revenu et il a dit : « ça y est elle est sauvée ». Parce que j'avais fait une embolie pulmonaire. En effet j'ai été très fatiguée pendant quelques jours, mais c'est comme si je n'avais rien eu ! Je n'avais pas de fièvre ni rien sauf la secousse de cette embolie. Quelques jours après, papa m'a fait sortir en auto et j'ai craché un gros caillot de sang. Ce devait être la fin de cette embolie pulmonaire. Naturellement, j'avais nourri Bernadette du lundi au samedi, et le samedi il a fallu me mettre des compresses d'eau chaude pour que le lait s'en aille. Alors on trempait avec des compresses d'eau chaude sur les seins. J'avais maman avec moi, et 15 jours après c'était fini. Je ne me rappelle pas si papa était là à ce moment là. Il n'était peut-être pas venu cette fois là. Mais enfin j'en suis sortie et je suis encore là ! Avec mes 88 ans passés. Quand même, c'était une grosse secousse et j'avais 41 ans ».

La carrière d'avocat de Paul

« On raconte que l'idée de Papa était d'être juge. Avant la guerre de 1914, il a fait ses classes à Rumilly au collège religieux. Il est allé à Paris où ses parents sont allés après que son père (Charles Buttin, 1856-1931) ait quitté le notariat pour s'occuper chez un grand collectionneur (Georges Pauilhac) de Paris. Il avait une immense fortune, avec de grandes salles avec des armes. Il avait fait fortune dans le papier à cigarettes du côté de Toulouse.

Papa s'était fait inscrire au petit parquet, pour préparer la justice. Mais au bout de très peu de temps on lui a refusé son inscription parce qu'il avait fait ses études dans un collège religieux.

Tout ça se passait avant la guerre de 14, c'est-à-dire après la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Les luttes entre les deux avaient été très fortes. Je peux dire que par exemple je n'ai pas parlé des inventaires qui ont été fait en 1905 parce que j'avais 10 ans donc je ne m'en occupais pas, mais j'ai des cousins qui ont été mises en prison parce qu'elles ont empêché les hommes d'entrer pour faire les inventaires dans les Églises.

Je connais des officiers qui ont donné leur démission car on leur imposait d'aller ouvrir des églises fermées. Il y a eu

des drames de tous les côtés. La génération actuelle ne connaît pas ça du tout. Quelques années après, papa (*Paul Buttin*) disait que c'était une excellente chose que l'Eglise devienne indépendante. Il faut reconnaître à l'heure actuelle qu'on ne saurait pas comment l'Eglise ferait si elle avait toutes les charges des églises à entretenir par exemple. Ce sont les villes et communes qui les entretiennent.

Papa était donc au petit parquet et on lui a refusé l'entrée dans la magistrature. Là-dessus est arrivée la guerre, papa a été immédiatement appelé. Pour la deuxième fois. Je me souviens qu'il est parti comme soldat dans le 97^{ème} et qu'il a été blessé, qu'il est venu en Bretagne où je l'ai connu, que nous nous sommes fiancés et qu'un an après nous nous sommes mariés, la guerre n'étant pas finie. Au moment de l'Armistice, papa était sous-lieutenant et il avait un poste à Rennes ».

Dès son arrivée au Maroc, il a tout de suite cherché à s'inscrire comme avocat car il en avait la possibilité. On a très vite quitté Oujda pour aller à Meknès.

De concert nous avions choisi cette ville car elle avait le meilleur climat. C'était un peu près 800 mètres d'altitude et pas très chaud sauf les gros mois d'été où nous pouvions partir. Nous ne sommes jamais restés l'été à Meknès.

Plusieurs fois Papa a eu des occasions d'aller à Rabat ou à Casa, où il aurait eu un cabinet avec une notoriété beaucoup plus grande mais je ne l'ai jamais poussé voulant toujours rester à Meknès à cause du climat pour les enfants. C'est ce qui lui a permis de faire les procès du général Béthouart à l'arrivée des Américains en 1942 soit de Pucheu en 1944. C'était sa destinée comme ça ».

« Pendant la guerre, Papa a été bâtonnier. Il a d'abord fallu se battre au moment des décrets de Vichy contre les juifs, il a lutté pour empêcher les avocats juifs d'être touchés par ces décrets. En même temps les gaullistes, il y en avait pas mal à Meknès, étaient mis au rancard et certains en prison. Papa s'en occupait, allait les voir. Il leur apportait des livres. Il y avait deux infirmières de la Croix Rouge de l'hôpital, qui probablement avaient dû parler contre Pétain, qui étaient aussi en prison.

Ensuite sont arrivés les Américains, à ce moment là, c'était les pétainistes qui étaient en prison. Papa s'en est occupé à nouveau car on savait qu'il était indépendant. On redistribuait les mêmes livres. Nous avons recueilli à la maison plusieurs personnes qui avaient fui la France, y compris des couples. Ils couchaient dans la chambre d'Andrée qui dormait je ne sais plus où, la maison était pleine. Bernadette couchait dans mon cabinet de toilette qui était assez long où on avait mis un berceau. Les pétainistes étaient en danger donc on nous les envoyait à la maison. Ce qui n'était pas toujours facile pour nous, qui étions plutôt gaullistes ».

La guerre vue de Meknès



Pénurie d'essence pendant la guerre, Paul s'achète une cariole à cheva

« Mais en fait, nous la guerre, nous ne la sentions pas. On recevait les nouvelles soit par la radio française soit par la radio anglaise. Papa n'aimait pas beaucoup qu'on écoute la radio anglaise, et souvent Maurice allait chez ma mère qui habitait à côté du bureau de Papa pour l'écouter chez elle.

Au point de vue nourriture, immédiatement on a acheté une vache et un appareil pour faire du beurre. C'était la personne qui s'occupait de la propriété qui s'occupait aussi de la vache, écrémait le lait. Il s'occupait du beurre. En plus on avait des légumes, en particulier des topinambours que je n'avais jamais mangés. C'est à ce moment là qu'on en a mangé beaucoup parce que ça poussait très bien au Maroc. Au début de la guerre, Papa avait trouvé moyen d'aller dans une fabrique de confiture, il en avait acheté une grande caisse de confitures d'abricots et on en a mangé peu à peu. Il y avait quelqu'un qu'on connaissait qui nous envoyait du vrai café du Sénégal. Et puis quand Papa allait plaider à droite ou à gauche, il nous rapportait des figues séchées.

D'un point de vue nourriture, on ne peut pas dire qu'on ait manqué. Il y avait des pommes de terre, il y avait de tout. Pour la viande, il y a toujours eu des moutons autant qu'on en voulait. Ce qui manquait c'est tout le reste, les ciseaux, les étoffes, le fil, les costumes. Tout ça a disparu peu à peu.

Quand Henri était en Amérique (*pour sa formation de pilote de bombardier*) et qu'il est revenu, il nous a rapporté des cantines pleines d'affaires que nous n'avions plus ou presque plus : du linge, de tout. A ce moment là, ce qui est amusant, c'est qu'au moment de l'arrivée des Américains, ils auraient pu amener un tas de choses. En quelques jours ils n'ont amené que des serviettes hygiéniques, donc les magasins étaient remplis de boîtes de serviettes hygiéniques. Ce qui faisait rire tout le monde. Un imbécile à dû faire fortune en emmenant un bateau de serviettes hygiéniques.

« Mais en fait, nous la guerre, nous ne la sentions pas. On recevait les nouvelles soit par la radio française soit par la radio anglaise. Papa n'aimait pas beaucoup qu'on écoute la radio anglaise, et souvent Maurice allait chez ma mère qui habitait à côté du bureau de Papa pour l'écouter chez elle.

Au point de vue nourriture, immédiatement on a acheté une vache et un appareil pour faire du beurre. C'était la personne qui s'occupait de la propriété qui s'occupait aussi de la vache, écrémait le lait. Il s'occupait du beurre. En plus on avait des légumes, en particulier des topinambours que je n'avais jamais mangés. C'est à ce moment là qu'on en a mangé beaucoup parce que ça poussait très bien au Maroc. Au début de la guerre, Papa avait trouvé moyen d'aller dans une fabrique de confiture, il en avait acheté une grande caisse de confitures d'abricots et on en a mangé peu à peu. Il y avait quelqu'un qu'on connaissait qui nous envoyait du vrai café du Sénégal. Et puis quand Papa allait plaider à droite ou à gauche, il nous rapportait des figues séchées.

D'un point de vue nourriture, on ne peut pas dire qu'on ait manqué. Il y avait des pommes de terre, il y avait de tout. Pour la viande, il y a toujours eu des moutons autant qu'on en voulait. Ce qui manquait c'est tout le reste, les ciseaux, les étoffes, le fil, les costumes. Tout ça a disparu peu à peu.

Quand Henri était en Amérique (*pour sa formation de pilote de bombardier*) et qu'il est revenu, il nous a rapporté des cantines pleines d'affaires que nous n'avions plus ou presque plus : du linge, de tout. A ce moment là, ce qui est amusant, c'est qu'au moment de l'arrivée des Américains, ils auraient pu amener un tas de choses. En quelques jours ils n'ont amené que des serviettes hygiéniques, donc les magasins étaient remplis de boîtes de serviettes hygiéniques. Ce qui faisait rire tout le monde. Un imbécile à dû faire fortune en emmenant un bateau de serviettes hygiéniques.

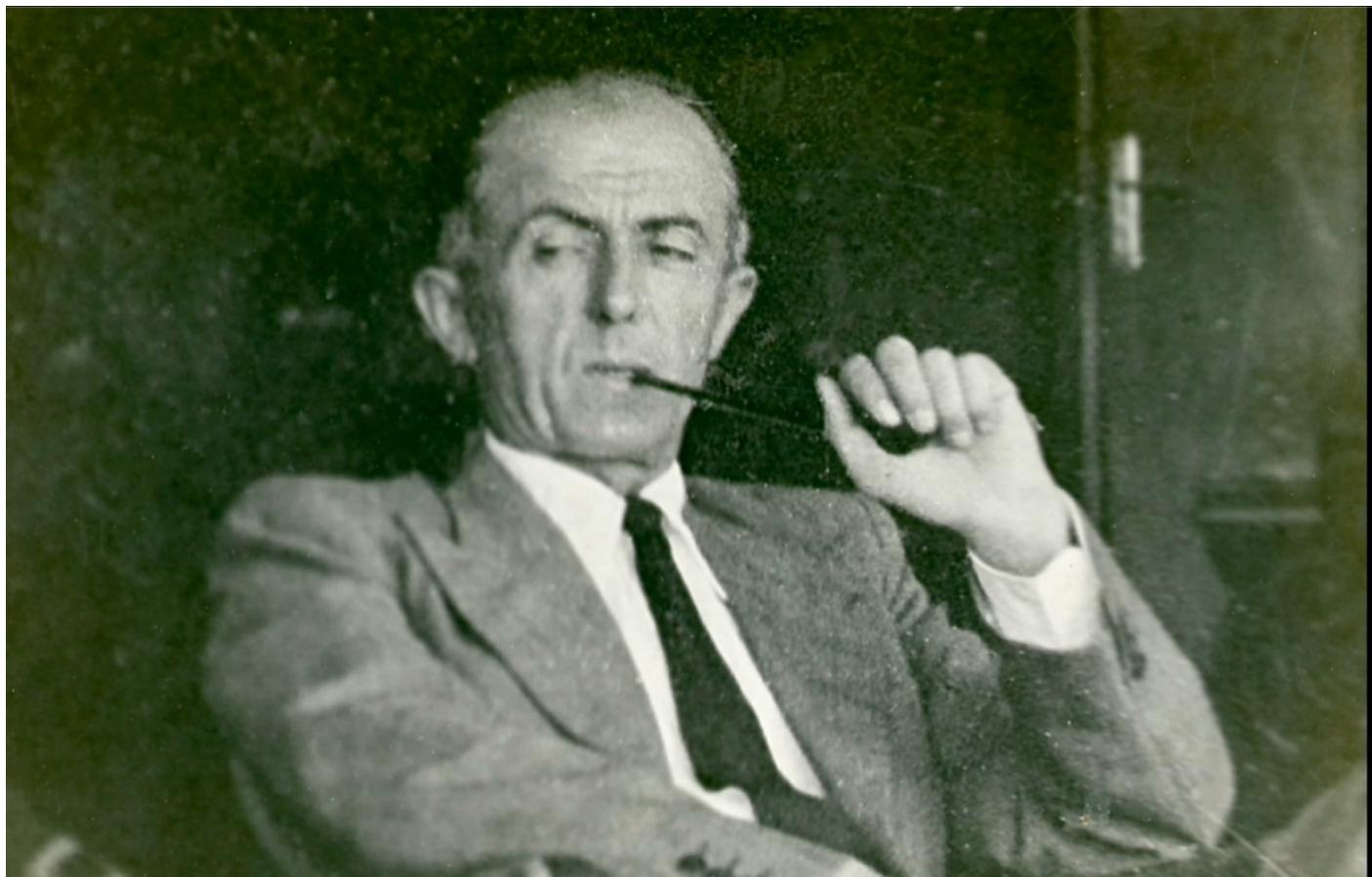
Le procès Pucheu et l'indépendance du Maroc

Pendant le procès Pucheu, j'avais appelé Papa plusieurs fois à Alger mais au moment du procès je n'ai pas pu y aller car la maison était pleine d'un tas de gens. Et j'ai dû soigner tout un tas de gens.

Papa était seul au moment du procès Pucheu et l'atmosphère à Alger était très dure. Il y avait des journaux, et surtout les communistes. Pendant sa plaidoirie, il n'a jamais dit Pucheu a fait ou n'a pas fait. Il a juste dit « vous n'avez pas de preuves suffisantes, par conséquent il faut renvoyer ce procès, et attendre », car on était coupé de la France dont on ne recevait que des petites cartes spéciales. C'était la base de la thèse de Papa, il faut attendre. De Gaulle n'a pas été de cet avis et l'a condamné à mort. Papa a vu de Gaulle, lui a demandé, lui a expliqué mais il a été intransigeant. Il a dit qu'il n'y avait rien à faire et il l'a condamné. Pucheu a été exécuté à Alger.

Dans la revue réalisée après la mort de Papa, on raconte comment il a été amené à s'occuper du procès Pucheu, comment Pucheu est venu au Maroc. En tant que bâtonnier, c'est lui qui a pris ce procès qui était dangereux à l'époque.

Après la sentence de de Gaulle, Pucheu a été fusillé et Papa a eu des affiches « à mort, à mort » à Alger. En revanche, toute l'Afrique du Nord et le Maroc qui étaient restés pétainistes à ce moment-là, ne voyaient que par les yeux de Papa. On peut dire qu'à ce moment là il a eu toute l'Afrique du Nord pour lui.



Il y a eu l'indépendance du Maroc, et Papa, à ce moment-là a perdu une grosse partie de sa clientèle et s'est fait énormément d'ennemis, même parmi ses amis. Ce ménage que nous avions reçu, dont le mari était parti en Algérie dans ce que l'on appelait les communes pro-françaises, ne nous ont jamais pardonné de s'être occupé de liberté et l'indépendance du Maroc. Ils nous ont lâchés. Même une brave fille qui avait travaillé avec Papa des années, après l'indépendance de l'Algérie. Elle nous a lâchés comme les autres, ça m'a fait une peine épouvantable. Moi j'avais du mal à chaque fois que les gens nous lâchaient. Surtout des gens avec qui on avait travaillé. Ils arrêtaient de nous parler. Je me souviens le jour où il y a eu les émeutes à Meknès, des Français qui habitaient en face de chez nous, ont tiré dans notre balcon. On a vu après les traces des balles. Ce jour-là nous sommes sortis vers 4-5 heures, il y avait eu quelques massacres. Nous sommes sortis avec la même naïveté qu'auparavant. La police disait de faire attention. Nous avons vu un colon que Papa connaissait et qui lui a dit : « vous voyez le type qui sort là-bas, s'il pouvait vous tuer, il le ferait ». Toute la clientèle de colons que Papa connaissait, tous lui ont tourné le dos, même des amis. C'était fini ».



La famille de Marinette et Paul



Henri



« Henri, avant l'arrivée des Américains, passait son doctorat en droit à Lyon. Il a passé l'écrit et il a su, à ce moment là, pour l'envahissement des Allemands dans la zone libre et il s'est débrouillé pour revenir sur le Maroc. Il allait très souvent à Rumilly, où il y avait l'oncle Louis (*Button, frère de Paul et oncle d'Henri*) et ma belle-mère. Mon beau père était mort, en 1931. Il les voyait très souvent, il leur a dit qu'il voulait revenir. Il faudrait relire son histoire mais je crois même qu'il est allé à Marseille et il n'y avait plus de bateau. Il était revenu au Maroc où il avait été démobilisé comme sous lieutenant d'aviation puis après il est retourné en France pour finir son droit. C'est là qu'il était en 1942. Pour revenir il a commencé par demander de l'argent à ses oncles puis il est allé à Lyon chez les Jésuites à Fourvière. On lui a dit : il faut voir un tel pour avoir une filière pour traverser les Pyrénées. On lui a conseillé certaines personnes et déconseillé d'autres. Il y avait une partie, paraît-il, une partie pétainiste et une autre gaulliste, comme la moitié de la France. Après plusieurs mois, il est parvenu à trouver une filière et il est parti du côté de Lourdes. Il a essayé de traverser mais il n'a pas pu passer. Il y avait de la neige donc ils sont revenus. Ils ont retraversé, ils étaient plusieurs. Une fois en Espagne, ils sont descendus des Pyrénées et arrêtés à Pampelune. Ils ont été mis en prison.

A Pampelune, ils étaient visités par la Croix Rouge américaine. Henri a donné un nom anglais, c'était le nom d'un pharmacien de Meknès, qui s'appelait Powell je crois. Au bout d'un mois, on les a sortis de prison, mais au lieu d'être 2 par cellule ils étaient 6 ou 8 tellement il y avait de gens qui venaient de France. Après on les a mis pendant un mois dans un hôtel très confortable toujours sous l'autorité des Américains mais ils ne pouvaient pas sortir. Au moins ils étaient bien nourris. Puis après on les a envoyés à Miranda qui était le camp où se trouvait tous les anciens communistes de la guerre d'Espagne.

Des années après, quand on a traversé l'Espagne, nous nous sommes arrêtés à Miranda. J'ai souvenir que déjeunant avec les enfants dans un salon de thé, nous avons demandé où était le camp que j'aurais voulu voir. Comme à Pampelune où j'avais été avec Papa, j'avais voulu au moins voir la porte de la prison de Pampelune. Et bien, on m'a dit qu'il n'y a pas de camp. Or il existait bien et Henri y est resté au moins 4 mois. Il recevait des colis de la Croix Rouge américaine. Il s'était construit un fourneau avec des boîtes de conserve et une cheminée et il se faisait de la cuisine. Il y avait un filet d'eau pour 3 000 ou 4 000 hommes. Il fallait vouloir se laver le bout du nez pour aller

chercher l'eau.

Puis au mois de juillet, un beau jour, on est allé les chercher à Miranda. Les Américains les ont descendus à Gibraltar. Là bas on leur a demandé où ils voulaient aller. Lui voulait revenir chez nous. On leur demandait s'ils voulaient aller chez de Gaulle ou chez Giraud qui dirigeait à Alger. C'était au mois de juillet 1943. Henri qui était officier aviateur a demandé de partir en Amérique pour faire son temps d'officier. Il est allé en Alabama où il est resté un an. Ils étaient nombreux, il y avait tout un régiment de Français mais avec les armes américaines et le costume américain. Ce qui les distinguait c'était les trois petites cocottes bleu/blanc/rouge qu'ils portaient. On ne les a jamais retrouvées ces cocottes (*c'étaient trois petits poussins avec la mention +ils grandiront+*.)

Après il est revenu, il commandait un bombardier. Il a fait plusieurs bombardements, dont Royan. Après il y a eu la fin de la guerre et il a été démobilisé. Il est resté à Paris où il s'occupait des œuvres de la femme d'un général, je ne sais plus lequel.

Non seulement Henri avait fait cet article mais il avait fait un gros bouquin « Enfant du Protectorat », où il parle de sa naissance, de son enfance au Maroc et à la fin de chaque chapitre, il disait qu'il resterait au Maroc. Je crois que quand ils sont rentrés en France, ils ont essayé de le faire éditer car il y a de quoi faire un livre. Marie-Paule m'a dit que les éditeurs n'étaient pas intéressés. »



Clichy, Noël 1976

(de gauche à droite Fanchon, Jean, Sébastien, Dominique, Bruno, Pierre, Manu, Grand-mère, Henri)

Et pour finir une belle photo de Marinette et Paul en habit de fête alors qu'ils étaient rentrés vivre à Paris

